

politique se montrent plus frileux en matière d'ouverture aux autres disciplines. Si l'influence de quelques grandes figures de la sociologie (Émile Durkheim, Max Weber, Norbert Elias et Pierre Bourdieu) est bien réelle, celle de la science politique est quasiment nulle. Cependant, et tout en appelant à la multiplication des échanges, les deux chercheurs plaident pour le respect des frontières disciplinaires : « L'histoire comme la science politique et la sociologie ont tout à gagner à redéfinir en permanence ce qui les séparent comme ce qui les rapprochent, une zone qu'on peut imaginer fluctuante » (Jean-Claude Caron, p. 247).

Cependant, ces frontières disciplinaires ne sont que le résultat des enjeux institutionnels et des intérêts professionnels, précise Jacques Lagroye. Quant à l'ouverture de la science politique, elle est le produit de rivalités institutionnelles qui ont traversé le champ de la science politique : elle traduit un positionnement stratégique de jeunes politistes – ayant accédé à des postes relativement élevés dans les années 80 – par rapport aux juristes et aux philosophes d'une part et aux politologues de la FNSP – influencés par la sociologie américaine – d'autre part. Tout en valorisant les travaux historiques, ces jeunes politistes développent un souci particulier pour la rigueur méthodologique dans la lignée de certaines traditions sociologiques européennes et forment des générations de chercheurs sensibilisés, à leur tour, à l'histoire et à la sociologie.

Cet ouvrage offre des regards multiples sur l'objet politique et démontre l'utilité pour le chercheur en sciences sociales, de faire appel à cette démarche interdisciplinaire. Toutefois, la multiplication des dispositifs d'échange place le chercheur dans une situation paradoxale. Si « l'affichage disciplinaire est devenu une condition indispensable pour le financement des projets collectifs », il peut néanmoins pénaliser la carrière individuelle du chercheur qui doit « surmonter la double peur d'aller chez les autres, de s'y perdre, de n'être pas à la hauteur et de devenir étranger à soi-même, à sa propre discipline avec le cortège de sanctions intellectuelles et disciplinaires qui peuvent s'en suivre » (Henry Rouso, pp. 15-16).

**Amina Lasfar**

Université catholique de l'Ouest  
CRAPE, université Rennes 1  
amina.lasfar@uco.fr

## Médias, journalisme

**Marc-François BERNIER, François DEMERS et al.,**  
*L'héritage fragile du journalisme d'information. Des citoyens en perplexité et désenchantement.*  
Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, 205 p.

Cet ouvrage du groupe de recherche québécois Pratiques novatrices en communication publique (PNCP) est la suite d'un premier opus publié par les mêmes auteurs : *Pratiques novatrices en communication publique. Journalisme, relations publiques et publicité* (Québec, Presses de l'Université Laval, 2005 ; pour un compte rendu de celui-ci, voir *Questions de communication*, 9). En 2005, les chercheurs s'interrogeaient sur certaines des évolutions récentes du journalisme au Québec (mais valables, en grande partie, pour toutes les grandes démocraties occidentales). Entre autres changements, ils constataient une hybridation de plus en plus visible des messages médiatiques. Cinq catégories de contenus avaient été isolées : l'information, l'opinion, le divertissement, la publicité et la communication.

Le présent ouvrage constitue donc la deuxième étape de cette enquête et consiste en une analyse de la réappropriation, par les citoyens, du processus de catégorisation des messages publics à travers la pratique régulière des médias. On assiste ici à une véritable approche de terrain, fondée sur la tenue de discussions de groupes avec une cinquantaine de citoyens de la grande région de Québec auxquels il a été montré un certain nombre d'artefacts (articles de journaux, magazines, extraits de journaux télévisés...) présentés par les médias comme appartenant à la catégorie de l'information, mais considérés par les chercheurs comme symptomatiques des modifications et hybridations des produits médiatiques. La question principale posée à ces groupes était : « Est-ce du journalisme ? » et « Si oui, pourquoi ? Si non pourquoi ? ».

Les cinq membres du groupe de recherche signent chacun un chapitre du livre qui laisse une large place aux *verbatim* des personnes interrogées et à leur analyse, en fonction des évolutions des productions médiatiques ou des pratiques mises en évidence dans le premier ouvrage. Ainsi Marc François Bernier signe-t-il le premier chapitre – « Quand les citoyens s'informent. Une référence forte au modèle idéal du journalisme » – dans lequel il s'attache à décrypter les énoncés normatifs et prescriptifs des participants qui, selon lui, « ont surtout concerné, spontanément, les normes de l'intérêt public et de l'intégrité, sans

toutefois occulter entièrement les normes de vérité, de rigueur, d'objectivité et d'équité » (p. 15). De manière assez attendue, les citoyens distinguent entre information utile et pertinente et information ludique, soulignant leur attachement aux principes les plus anciens et traditionnels du journalisme, enseignés dans les écoles mais mis à mal par la pratique quotidienne.

Le deuxième chapitre, rédigé par François Demers, se fonde sur une analyse lexicale des expressions employées par les participants aux groupes de discussion pour désigner ce qu'ils entendent par « journalisme ». Il explique que ces derniers utilisent souvent, de manière impropre, les mots « nouvelle » ou « information », au sens où l'on peut par exemple les définir dans les manuels de journalisme. L'auteur en conclut que « l'individualisme et le relativisme de la culture post-moderne [...] renvoient le problème de la qualité du journalisme à une affaire de choix personnel de la part du consommateur dans un univers d'abondance et de grande diversité des produits offerts » (p. 68).

Écrit par Thierry Watine, le troisième chapitre – « Des récepteurs critiques face à leurs médias d'information » –, traite de la manière dont se situent les usagers par rapport au brouillage introduit par les nouvelles pratiques journalistiques. Si le non-respect de plus en plus fréquent de la séparation fait/commentaires – traditionnellement plus caractéristique des médias anglo-saxons – est très largement noté, il n'en va pas forcément de même pour les autres types de journalismes isolés par l'auteur – journalisme « de promotion », de « divertissement », « de conversation » –, même si tous les répondants identifient des catégories floues et font part de leur malaise face au mélange des genres ressenti comme de plus en plus prégnant. Ces participants expriment leur sentiment d'une dégradation progressive des pratiques journalistiques, un refrain bien connu.

Signés par Charles Moumouni et Alain Lavigne, les chapitres cinq et six visent à repérer si les « méta-catégories » des messages médiatiques sont reconnues ou non par les usagers des médias (messages de promotion ou produits novateurs identifiés par Alain Lavigne, entre le publi-reportage, l'autopromotion déguisée et la publicité). Là encore, la variété des situations de réception est notable, même si les participants semblent, en grande majorité, réagir de manière négative à ce qui constitue la promotion de l'intérêt des médias eux-mêmes et qui traduit une

concentration vécue comme négative pour la qualité de l'information.

Au terme de l'analyse, les chercheurs posent deux constats : « la prise de conscience, au moins au sein d'une partie du public, du phénomène d'hybridation des catégories médiatiques et, partant, de l'identité plurielle des messages aujourd'hui produits par les entreprises de presse ; le raffinement, à des degrés variables selon les individus, des modes de réception et du décodage des contenus journalistiques présentés sous la bannière de l'information » (p. 154).

À quelques réserves près, la méthodologie du *focus group* n'est pas novatrice, cette technique a l'avantage d'être utilisée ici de manière convaincante. Elle semble se prêter parfaitement à l'objectif du livre qui est de savoir si les usagers décodent les transformations des contenus médiatiques perçues par les chercheurs. D'ailleurs, la méthodologie est très clairement expliquée dans les annexes, ainsi que les artefacts sur lesquels ont travaillé les groupes de participants. C'est un point qu'il faut saluer car il fait souvent défaut dans les ouvrages français, plus enclins à préciser leur cadre théorique et conceptuel que méthodologique. Cependant, quelques limites doivent être soulignées, même si elles sont reconnues et assumées par les auteurs. Si le nombre de 47 participants ne peut permettre de tirer des conclusions quantitatives – ce dont les auteurs se défendent –, il semble plus contestable de n'avoir sélectionné que des individus se déclarant avoir une exposition importante aux médias et être « intéressés » par l'information. Encore une fois, sans prétendre à l'exhaustivité, il aurait semblé important de prendre aussi en compte des participants qui ne se voient pas nécessairement comme « intéressés par l'information » ou qui ne revendiquent pas leur « capacité à en discuter » (p. 9) mais qui y sont, de toute façon, soumis constamment avec l'apparition des gratuits et l'exposition permanente à l'information qui caractérise les sociétés contemporaines. Ainsi la mise à l'écart de ce type de population empêche toute analyse en terme de stratification sociale ou, simplement, de diversification sociale, qui aurait pu apporter à la démonstration. Autre limite, reconnue également dans l'ouvrage : le fait que les participants aient été réunis pour discuter de « l'information journalistique », comme cela leur avait été précisé dans l'invitation, ce qui les a peut-être conduits à se montrer particulièrement critiques vis-à-vis de cette dernière dont ils pressentaient qu'il y avait probablement quelque chose de négatif à en relever.

Hormis ces biais méthodologiques, l'ouvrage montre clairement comment l'identité plurielle des messages médiatiques peut avoir des conséquences directes sur les pratiques des journalistes eux-mêmes et sur « l'émergence de nouvelles stratégies éditoriales de la part des responsables des entreprises de presse » (p. 154). Cependant, les attentes contradictoires des publics (et l'ouvrage montre bien à quel point leurs perceptions peuvent parfois être floues) sont aussi un élément sur lequel ne peuvent donc que difficilement s'appuyer les entreprises de presse, actuellement en redéfinition. Par ailleurs, les publics sont toujours enclins à se référer à une norme journalistique idéale, alors que l'on peut se demander si celle-ci a véritablement existé ailleurs que dans les manuels de la profession. C'est notamment un manque de l'ouvrage que de ne pas replacer la contestation des médias par les citoyens dans une perspective historique. Dans les premiers chapitres de *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques* (Paris, Métailié, 2000), Cyril Lemieux avait montré que, dès l'instant où les sociétés occidentales se sont dotées d'une instance de commentaire du pouvoir (le journalisme), celle-ci fut immédiatement critiquée et raillée. Le phénomène n'a fait que s'amplifier au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Cette absence de contextualisation historique nous conduit à émettre une réserve sur l'une des conclusions de l'ouvrage relative au sentiment d'une dégradation progressive des pratiques journalistiques, dans la mesure où les auteurs ne présentent pas véritablement d'éléments comparatifs permettant de tirer des conclusions significatives.

Cependant, *L'Héritage fragile du journalisme d'information. Des citoyens en perplexité et désenchantement* est pertinent pour qui s'intéresse à l'évolution actuelle du journalisme, des produits médiatiques et à la synergie entre production et réception qui doit être le prisme d'analyse du journalisme aujourd'hui. En cela, les deux livraisons du FNCP offrent un cas exemplaire de recherche appliquée : le premier mettant en évidence des changements significatifs et le second testant les perceptions de ceux qui sont directement concernés par les médias d'information : les citoyens.

**Auréli Aubert**

CIM, université Paris 3  
aurel.aubert@wanadoo.fr

**Laurence CORROY, *La presse des lycéens et des étudiants au XIX<sup>e</sup> siècle.***

Paris, Institut national de recherche pédagogique, coll. Éducation, histoire, mémoire, 2004, 280 p.

*La presse des lycéens et des étudiants au XIX<sup>e</sup> siècle* est le fruit d'une recherche conduite par Laurence Corroy, et dont le sujet a fait l'objet d'une thèse de doctorat soutenue en 2003 à l'université Paris 3 : *Prise de parole des lycéens et des étudiants au XIX<sup>e</sup> siècle : émergence d'une presse spécifique*. Docteure en sciences de l'information et de la communication et spécialiste des rapports entre médias et éducation, Laurence Corroy analyse l'histoire d'une presse particulière – souvent éphémère – contestée par le monde des adultes. Pendant un siècle, évolution de celle-ci est le reflet d'une quête identitaire de la jeunesse. Aussi l'auteure mène-t-elle une réflexion approfondie sur son contenu, dévoilant ce qu'il transmet de la vie des étudiants et des lycéens, de leurs aspirations et représentations d'eux-mêmes, de leurs idéaux sentimentaux et sociaux, de leurs frustrations, contribuant d'abord à forger une représentation stéréotypée de la « classe étudiante ». L'historique de Laurence Corroy remonte au-delà du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi prend-elle en compte les colléges jésuites du XVII<sup>e</sup> siècle et le Saint-Cyr de Madame de Maintenon. Elle rappelle même les idées présentes dans *L'Émile* de Jean-Jacques Rousseau. Une profondeur historique qui permet de mieux apprécier les innovations du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au Second Empire.

En effet, la presse étudiante et lycéenne existe depuis les années 1820 : les collégiens et les étudiants créent leurs propres journaux – plus ou moins cachés, écrits à la marge, menacés de représailles académiques ou gouvernementales – pour exprimer leurs opinions et convictions. Ils essaient d'exister au sein de l'espace public, de débattre, d'interpeller les adultes. Ces journaux constituent une source remarquable pour appréhender la vie et les opinions de ce groupe social : « La parole médiatique, en dépit des difficultés, permet aux jeunes gens lettrés de revendiquer leur existence en tant que groupe social déterminé. Le corpus des journaux étudiants et lycéens ne cesse de s'affirmer, de se développer et de se distinguer au cours du XIX<sup>e</sup> siècle » (p. 251). Ainsi plusieurs facteurs (l'âge, le mode de vie, le contexte historique, etc.) sont-ils autant d'indices à prendre en considération pour comprendre les motivations de ces adolescents intrépides qui se lancent dans une aventure de presse.

L'ouvrage se découpe en trois parties : dans la première partie « Évolution de la scolarité au XIX<sup>e</sup> siècle. Les stratégies à l'œuvre » (pp. 11-55), Laurence Corroy examine l'évolution du cadre scolaire dans lequel s'inscrit cette presse. Elle découle de l'opposition plus ou moins marquée entre deux visions. La